





Daniel Cohen éditeur
www.editionsorizons.fr

Témoins / Témoignages

Témoins, chez Orizons, s'ouvre au récit d'une expérience personnelle lorsqu'elle libère, au-delà de l'engagement moral et psychologique, des perspectives plus larges. S'il est vrai que chaque individu est un maillon indispensable à tel ensemble, les faits qu'il relate recouvrent tantôt un réel sociologique ou historique, tantôt une somme de détails grâce auxquels un *document* naît — en somme un acte personnel profitable au plus grand nombre. Ladite expérience renseigne et conduit, par ce qu'elle implique, à la réflexion. Biographie d'untel ou récit contracté d'un événement qui a dynamisé, voire transformé la vie de tel autre, geste d'une initiation collective parfois, sinon même miroir des nations prises sous le flash d'un œil par essence subjectif, *Témoins* dit et dira les hommes de toutes obédiences.

ISBN : 979-10-309-0002-6
EAN : 9791030900026

© Orizons, Paris, 2015



Jeunesses



Dans la même collection

Maurice Couturier, *Chronique de l'oubli*, 2008.

Josy Adida-Goldberg, *Les Deux pères*, 2008.

Chochana Meyer, *Un juif chrétien ?*, 2008.

David Mendelsohn, *Millau, terre d'accueil des Juifs*, 2010.

François Wolff, *Si venait au monde un homme*, 2010.

Olivier Larizza, *Couleur Mirabelle*, 2011.

Michel Arouimi, *Françoise Hardy : pour un public majeur*, 2012.

Paul Heutching, *Le bourreau a tué trois fois, réflexions sur des siècles de traites négrières*, 2012.

Olivier Larizza, *Le Tour de France dans tous ses états !*, 2013.

Hassna Aalouach-Belkanichi, *Les fruits de la Hogra, la première marche de la Révolution tunisienne 2010-11*, 2014.

Laurent Bayart, *Chroniques du tour de France*, 2014.

Ittamar Ben-Avi, *L'Enclave*, 2014.

Radu Ciobotea, *Journalistes français dans la Roumanie communiste*, 2014.

Monique Lise Cohen, *La Circoncision en question*, 2014.

François George Bussac, *La « Révolution » tunisienne, Chroniques 2011-2014*, 2014.

Françoise Maffre Castellani, *Marta Hillers. Un scandale*, 2014.

Louis Nucera et Fanny Lévy, *Faire de l'art avec un souvenir, correspondance, édition de Fanny Lévy*, 2014.

Martine Breuillot, *Promenades littéraires dans le Taygète*, 2015.

Henri Heinemann, *Jeunesses*, 2015.



Henri Heinemann

Jeunesses



Orizons
2015





Du même auteur

Poésie

- Le Temps d'apprendre à vivre*, Hervé-Anglard, Limoges, 1970. Prix des Îles d'Or, 1971.
- Jean, tel qu'en lui-même*, Hervé-Anglard, 1972.
- Quarantaine*, préface de Serge Brindeau, Hervé-Anglard, 1974.
- Je ne te parle que du ciel*, relié, Hervé-Anglard, 1981.
- Sèves*, Le Pont de l'Épée, Paris, 1986.
- L'heure Obsidienne*, Groupe de Recherches Polypoétiques, Paris, (prix Monpezat de la Société de Gens de Lettres).
- L'Année du crabe*, Vague Verte, Inval-Boiron, 1996, (Bourse Poncetton de la Société des Gens de Lettres).
- Un jardin de Plein Vent*, Vague Verte, 2002, (Prix Paul Fort de la Fédération des Écrivains de France).
- Ouvre seulement les yeux*, Cahiers Poétiques Européens, 2004, Les Granges-le-Roi.
- Les Chants d'Opale*, coll. « Littératures », Orizons, 2013 Prix Sully Prudhomme de la Société de Poètes français.

Nouvelles

- Quatuor et Élévation*, L'Athantor, 1976, Paris.
- Tant l'on crie Noël*, Le Pont de l'Épée, 1984, Paris.
- Avant l'an neuf*, Vague Verte, 1994.
- Monsieur de Pont-Rémy et autres histoires*, Vague Verte, 2005.

Mélanges littéraires

- Le blé et l'ivraie*, L'Amitié par le Livre, 1993, Besançon.
- Vingt ans*, Groupe de Recherches Polypoétiques, 2006, Paris.

Romans

- La Course*, L'Amitié par le Livre, 1978, postface de Suzanne Prou, (prix Hutin-Desgrées).
- Scènes de la vie de Benoît*, Vague Verte, 2001, (prix du Conseil Régional de Picardie).



Journal, éditions fragmentaires

Bois d'Amour, Pont de l'Épée, 1983.
Si peu que ce soit, Vague Verte, 1996.
Le Cahier 22, Vague Verte, 2003.

Journal

Sous le titre générique *L'Éternité pliée*.
L'Éternité pliée, tome I, Orizons, Paris, 2008.
La Rivière entre les doigts, tome II, Orizons, 2008.
Graine de lumière, tome III, Orizons, 2009.
Dialectique de l'instant, tome IV, Orizons, 2011.
Le Voyageur éparpillé, tome V, Orizons, 2014.

Autobiographie

Jeunesses, Orizons, 2015.

Théâtre

Philippe ou la mémoire, Vague Verte, 1990.

Ouvrages collectifs

Gens de Picardie, L'Amitié par le Livre, 1988.
Gens de Franche-Comté, id., 1993.
Gens de Bourgogne, id., 1994.
Le Rire des poètes, 1998, Paris, Poche-Hachette.
La Révolte des poètes, id., Poche-Hachette, 1998.
Balade dans l'Aisne, Alexandrines, Paris.
Balade dans la Somme, id., 2003.
Balade en Calvados, id., 2004.
Picardie, Auto-Portraits, La Wède, 2005, Beauvais.





À Jean Le Masson
et à
cet autre Jean
qui fut mon frère.







*Un jour vient où l'être vrai reparaît
que le temps lentement déshabille de
tous ses vêtements d'emprunt...*

André Gide, *Les Faux-monnayeurs*







Première partie







Le bienheureux antérieur

Ce que je voyais à mon réveil, et qui m'impressionnait tant qu'aujourd'hui encore je considère cela comme mon premier souvenir d'existence, c'était une gravure plus longue que large au bleu très bleu, au rose très rose, qu'on avait accrochée — ou punaisée ? — au-dessus de mon lit. La chambre était étroite, neutre, la lumière, à l'opposé de ce lit, entrait par une avare fenêtre. La gravure devait provenir de l'agrandissement d'une carte postale ; sans doute l'avait-on coloriée par quelque procédé polychromique ; il me semble qu'on ignorait alors la photographie en couleur. Lorsqu'un jour, bien plus tard, j'ai déniché — était-ce sur les quais, était-ce chez un antiquaire ? — une gravure semblable, elle représentait Nice et la Baie des Anges : j'ai tout de suite compris qu'il vaut mieux raconter de mémoire les choses, la patine les fait briller. À la gravure, j'associe un nom : Madame Baron, qui sonne désagréablement en moi, et allez donc savoir pourquoi ! Je crois que quelques années après, il se produisit une rupture entre elle et mes parents, pour des raisons louches ; eux en parlaient à mots couverts, j'entendais qu'il était question de vol, qu'au moins on les en soupçonnait. À écouter, j'éprouvais un malaise, non certes provoqué, car la notion de vol m'échappait peu ou prou, par le larcin lui-même mais par l'effraction que subissait cette part de moi, antérieure à la gravure, à la chambre, à cette Madame Baron, sur laquelle au fond je ne savais rien, parce qu'il est, au-dessous de trois ans, un seuil d'enfance infranchissable à la mémoire.

Le destin, qui parfois s'amuse, veut que, quarante années s'étant écoulées, je sois venu habiter à quelques centaines de mètres de là, que je sois passé devant le pavillon de meulière de la rue Poussin, à Villemomble, moins ému qu'intrigué. Pour un peu, j'eusse questionné le propriétaire ; une voix me disait sévèrement qu'il ne fallait pas et je m'en suis abstenu.

Le pavillon est cossu, rendu asymétrique par le rehaussement d'une partie de la toiture couvrant une fenêtre sur chien-assis ; des faux-balcons de bois, peints en vert wagon, équipent chaque baie. Une porte en chêne qui jure avec le reste s'ouvre sur le perron de pierre blanche que coiffe une avancée fort inclinée de tuilettes plates. À hauteur du second étage de la partie la plus élevée, deux motifs désuets de céramique montrent chacun deux lions face à face jouant de la patte avec un cercle jaune, le soleil, il se peut. On ne taille guère le feuillage qui noie presque totalement le mur latéral et une partie du perron. Une haie de troènes pourrait décourager les curieux, d'autant que deux tilleuls plantés juste derrière le portail d'entrée rendent la propriété, surtout l'été, encore plus énigmatique. J'ai dû courir dans le jardin du fond ; une allée cimentée qui se glisse entre la maison et la clôture, perpendiculairement à la rue, mène droit à un garage qui n'existait pas. Dans le jardinet du devant traînent la plupart du temps quelques jouets épars. Des enfants vivent ici, dans ce cadre qu'on se plaît à laisser brouillon et que signalent, sur une plaque d'émail écaillée, une grappe de glycine et les mots « Bon abri ».

Cette maison, les Baron — les : je ne me souviens que d'elle en vérité — l'avaient achetée en viager aux prédécesseurs, les Voxeur, chez qui avait servi Madame Baron, et je me demande si, aux yeux de mes parents, tout viager n'était pas un genre d'assassinat rêvé par anticipation. Mais à qui les Voxeur auraient-ils légué la propriété ? Raymond, leur fils unique, avait été tué en 1917, leur vie n'avait plus de sens. Leur mort presque simultanée, et pas trop tardive, récompensa la patience mielleuse des successeurs. L'année suivante, pour une raison que je finirai par élucider, on me plaça en pension chez eux. Un an passa encore, et nous sûmes les détails sordides de la transaction : ils marquèrent à nos yeux les Baron d'une tache indélébile. La mort des Voxeur avait tranché déjà la dernière attache qui liait mon père à Raymond, son condisciple de Chaptal et ami le plus cher. Tout de même, on respecta le vœu des défunts, la bibliothèque du jeune homme nous revint, un beau meuble Restauration à glaces biseautées, contenant entre autres livres les œuvres complètes de Voltaire, édition de Kehl 1822, et d'admirables tomes, illustrés à la plume, de l'histoire naturelle de Buffon.

Donc, il existe un seuil infranchissable à la mémoire. Précisons : la mémoire exprimée, consciente. Ce qui précède le seuil, d'autres nous le transmettent par bouffées, ou bien, inscrit dans le bagage de l'inconscient, il pèse sans que nous le sachions sur quelques-uns de nos comportements. Ainsi se construit autour du vécu oublié une somme de légendes, de mots

clés, de bons mots, d'énigmes, très en dehors de nous : spectateurs de notre épopée en couches-culottes ou en barboteuses, laquelle d'ailleurs nous divertit, nous admettons qu'elle soit nôtre. Nous admettons. Toutefois nous ne la revivons jamais que par procuration, célant mal un scepticisme poli. Il est si facile d'enjoliver, d'enluminer. Méfiance.

Je suis né au début de 1927, sous le signe du Verseau. Cette année-là, Lindbergh traversa l'Atlantique d'ouest en est sur son « Spirit of Saint-Louis » ; c'était l'époque des premières et redoutables liaisons intercontinentales. On m'a dit — qui, au fait : ma mère ? — que j'avais vu le jour à l'hôpital Baudeloque et que, pendant deux ans, je n'échappai à aucune maladie infantile. Et ma mère d'ajouter, non sans quelque fierté, que cela valait pour l'avenir tous les vaccins, toutes les immunités. Manquait à la liste la scarlatine : je ne perdais rien pour attendre.

Ma mère, qui parlait peu de son enfance — j'y reviendrai — et de son adolescence, plus des années de guerre, et jamais clairement de celles qui suivirent, se livrait de manière ponctuelle, dithyrambique et touchante sitôt qu'elle prononçait les mots magiques : Notre-Dame-des-Champs. Pour moi, les entendant, j'imaginai un paradis où nous avions vécu, rien qu'elle et moi, une félicité à laquelle n'était donc pas associé mon père. À l'inverse, elle associait à cette félicité ses voisines d'étage, nécessairement ses collègues à la Samaritaine. Cela s'explique : le grand magasin n'avait-il pas pris une option sur plusieurs petits studios de cet immeuble du 77, dans le but d'y loger son personnel célibataire. Célibataire, mais alors... Je me suis posé la question à vingt ans : n'anticipons pas. J'ai retrouvé à la fin de leur vie, deux des trois voisines ; ni l'une, ni l'autre n'avaient partagé les secrets profonds de Gaby, ma mère. Toutes deux, cependant, m'avaient adopté du même mouvement qu'elles avaient adopté ma mère. Elles se répétaient mes naïvetés : les naïvetés premières, dans tout cercle de famille, provoquent l'extase ! À l'une, Suzon, qui cirait chaque soir ses souliers sur le palier, devant le couvercle de « Lion noir » que je convoitais, je lançai : « Alo Suzon, tu fais les ss-aussures ? », reprenant le souffle au sortir de l's double. À l'autre, Hélène, qui avait, paraît-il, prononcé dans une conversation ménagère le nom d'un ustensile qu'elle souhaitait qu'on lui prêtât, j'apparus, tirant le dit ustensile et le déposant dans un suprême effort : « A voilà a boïtaodu ». Queneau en eût suggéré l'orthographe à Zazie.

Je m'examine, sur une photographie, que je date de 1928 : le visage rond, encadré de boucles blondes, les yeux rieurs, la bouche ouverte comme si je chantais ou faisais mon fier ; une main et un bras potelé reposent sur une banquette (visiblement, décor imposé du salon photogra-

phique), l'autre bras pend le long du corps. Je porte un ensemble tricoté, des chaussettes blanches, des souliers vernis noirs que l'on attachait par une languette à un bouton de bottine.

Lettre de Suzon, 1987 :

« À quinze mois, vous étiez un petit bonhomme très en avance, propre, raisonnable, sachant se faire comprendre ; lorsque vous frappiez à ma porte, vous disiez : « Atré Suzon » ?

« Un jour où vous aviez un peu mouillé le parquet, vous nous aviez accusées toutes les trois du méfait ; même le petit ours en peluche n'y a pas échappé ! Il vous avait enfin fallu avouer... »

L'immeuble du 77 existe toujours, inchangé depuis sa construction en 1926, et le propriétaire en demeure la Samaritaine. La façade n'inflige pas la platitude triste des constructions de notre après-guerre ; tout en haut s'aperçoivent sur deux niveaux, ce qui est rare, les fenêtres mansardées aux avant-toits couverts d'ardoise. En revanche, au bout de soixante ans, l'environnement s'est transformé, on ne voit plus les murs qui dissimulaient des couvents jusqu'à la rue Vavin. Des immeubles les ont remplacés : la rue Notre-Dame-des-Champs est, à cause de cela, devenue sœur de toutes les rues.

Si, au Moulin-Vert, ma mère évoquait Notre-Dame-des-Champs, cela me paraissait loin, très loin dans le temps. À sept ans, on a perdu de vue la première moitié de sa vie. J'enregistrais toutefois un flot d'informations désordonnées qui se rapportaient à l'image même que rappelait, sur un coin de buffet, une photographie encadrée à l'ancienne que je possède encore, et qui, aujourd'hui autant qu'hier, me bouleverse : une jeune infirmière en blouse blanche portant le voile, au regard droit et franc, au nez bien dessiné, aux lèvres serrées, avec dans l'expression un mélange de sérieux, d'inquiétude, de douceur qui me fait présentement penser à l'une de mes filles. J'hésite : ce qui interdit la parfaite ressemblance chez l'une se compense par quelque trait de l'autre.

En réalité, ma mère était affectée à la pouponnière du personnel de la Samaritaine. Auparavant, on lui avait enseigné les rudiments du métier dans une institution protestante — le détail, on le verra, importe — de Boulogne-sur-Seine où l'on recueillait des bébés abandonnés. Comment cette ouvrière cardeuse du Nord, entrée en usine à quatorze ans, s'était-elle retrouvée puéricultrice dans la région parisienne, je ne me posais guère ce genre de question, et nul récit cohérent ne me parvint de ma mère. Tout de même, quelques images d'Épinal : la fillette orpheline — à trois ans — élevée à la dure chez sa demi-sœur, le reste de la nichée étant réparti entre les

oncles et les tantes ; son espièglerie légendaire : un sabot lancé à la tête de l'institutrice qui la traitait de menteuse, et l'assiette de porcelaine glissée dans la culotte en prévision d'une fessée garantie au retour à la maison ; sa hardiesse, qui l'avait incitée à bondir sur le marchepied de la voiture du Président Poincaré en visite dans les territoires libérés. Revenait aussi dans les confidences la Fraternité de Roubaix, une mission évangélique que dirigeait un saint homme de Dieu apparemment, le pasteur Ferret pour qui ma mère éprouvait une sorte de vénération. Par quel miracle l'avait-il emmenée un été, pour un séjour familial, au pays où coulait, sinon le miel, du moins le lait, cette Suisse enchanteresse, mirifique, édénique où se dressent la Jungfrau, les Diablerets, contre lesquels, pendant une bonne partie de ma scolarité, la réputation d'invincibilité de notre Mont Blanc me sembla incongrue ?

Ce dernier, on hésitait à le hisser entre 4 810 et 4 807 mètres — cela faisait désordre, entre nous — les autres, plus ma mère me les décrivait, plus ils chatouillaient le ciel. Les images d'Épinal ne constituent pas une histoire en bonne et due forme : mon adoration filiale y trouvait largement son compte, puisque l'enthousiasme avec lequel m'étaient rapportées ces choses les transfigurait jusqu'à m'éblouir.

Avec immodestie, je songe que beaucoup de célébrités ont croisé ma route, les unes sans le savoir, quelques autres sans y attacher une réelle importance, mais quoi, on a sa fierté ! Or, si je n'eusse été ce que la banalité m'a fait, me croira-t-on quand j'affirme que la caverne d'Ali-Baba m'a été entrouverte, mais à un âge où l'on se moque du tiers comme du quart. Bref, place à l'anecdote... Vers la fin des années vingt, après avoir rompu avec Sacha Guitry, la comédienne Yvonne Printemps épousa Pierre Fresnay ; à quelque temps de là, ne pouvant avoir d'enfant, voulut-elle en adopter un ? Toujours est-il qu'elle débarqua un jour dans l'orphelinat-pouponnière de Boulogne que Fresnay, protestant à l'instar de toute sa famille alsacienne — les Laudenbach — lui avait recommandé. Elle se promène, curieuse, amusée, envieuse peut-être entre les berceaux, s'arrête soudain, s'approche de l'un d'eux, esquisse le geste très naturel de prendre le bébé dans ses bras : « C'est celui-ci que je préfère », dit-elle. Confuse, et flattée néanmoins, ma mère se récria : « C'est le mien !... » Évidemment, elle n'allait pas me confier à une crèche, pas plus que la mère de Moïse n'eût consenti à ce qu'une autre servante qu'elle veillât sur son enfant à la cour de Pharaon. Yvonne Printemps ne s'offusqua point, rit de sa méprise qu'on lui pardonna volontiers. La visiteuse s'approcha de nouveau, m'embrassa, se retira, sans mettre à exécution son projet initial.

De l'anecdote au conte de fée : l'instant vint de me changer, après quoi il fallait retaper l'oreiller. Ma mère le souleva et découvrit une pièce de cinq francs : pour une fois, j'étais sa providence ! La pièce de cinq francs brilla de plus en plus à mesure qu'au fil des ans, ma mère transforma l'anecdote en fait d'armes : transmutée en or, elle régala bien des auditoires.

Ma mère ne cessa jamais d'être puéricultrice dans l'âme, lorsque l'existence, par la volonté de mon père, la confina dans son rôle de mère de famille. Sa première vocation — je ne parle pas du métier de cardeuse de son adolescence — perdurait : un poupon sur ses genoux, c'était un ange et les langes, de la dentelle de prince. Sa joie intempérante, à la naissance de mes filles : comme une folle, elle accourait, elle pleurait et riait.

On dit que les premières années vécues sont déterminantes, que l'aventure intra-utérine marque définitivement l'individu, que l'éducation qui modèle, la société qui polit ou non, n'effaceront en aucun cas, sur la couche la plus vernie, les empreintes antérieures.

Alors, l'inracontable doit se lire quelque part en moi, ce qui précède la gravure de la rue Poussin, soit avant janvier 1930, mois auquel s'opéra le déménagement qui, de la rue Notre-Dame-des-Champs, nous conduisit rue du Moulin-Vert. Vivace, turbulent, car je l'étais, il valait mieux me tenir à l'écart. S'il faut se garder une autre hypothèse, retardons de cinq à six mois le séjour chez Madame Baron, attendons que s'arrondisse une seconde fois le ventre de ma bonne maman. Quoi qu'il en soit, janvier, août, chaque matin au réveil, dans mon petit lit de banlieue, les vives couleurs s'inscrivaient sur mes rétines ; par un jeu compliqué que les scientifiques jugent simple, elles s'installaient pour toujours dans le pli de quelque circonvolution cérébrale qu'elles n'ont jamais, depuis lors, quitté.